

## « Le Pountet de Titte et ses enfants »



**Dominique et Eugénie ESPOUY**

Luchon au 19-ième siècle, au coeur des Pyrénées, ville impériale. Au détour d'un sapin, l'on pouvait rencontrer un ours et au détour du chemin une impératrice. Bien qu'entourée d'une montagne rude et sauvage, la ville thermale aux goûts raffinés a su faire honneur à ses hôtes, leur offrant un séjour d'un goût d'une variété et d'une intensité capable de satisfaire l'élite intellectuelle de l'époque. Luchon était la capitale estivale du monde intellectuel, artistique et de l'élégance. Le luchonnais était coquet. L'allée d'Etigny était un lieu de rencontre mondaine. Le luchonnais s'habillait pour « aller en ville ». Mon arrière-grand-père

Édouard ESPOUY tiendra la boucherie fondée par son père au Pountet.

Ce dernier, Dominique, née à Cier de Luchon en 1811, épousera à

Sacourvielle en 1842 Eugénie GIROD GENET. Ci-joint non pas la photo, mais le dessin du mariage. Outre le visage joli et doux des jeunes mariés, vous remarquerez l'élégance des costumes. Dominique acheta la maison du boulanger SOUTIRAN surnommé « maison de Titte ». Les anciens Luchonnais se la rappellent encore. Elle était identique à celle de l'actuelle bijouterie BARRÈRE, qui lui faisait angle. Elle possédait un toit à double pente, typique de l'architecture luchonnaise, capable de briser la couche de neige pour mieux la retenir. Franchissait le ruisseau aujourd'hui au parcours souterrain, un petit pont a donné son nom à la placette : « Le Pountet », plus exactement le « Pountet de Titte ». Édouard ESPOUY disait : « Il n'y a qu'un Pountet au monde, et il est devant ma porte ». La fontaine y coule toujours. Avec la maison Barrère, elles sont témoins de temps anciens, souvenirs de ma famille et de la vie luchonnaise. Édouard ESPOUY, né en 1853 épousera Maria BELLAN. Le mariage civil eut lieu un mois avant le mariage religieux et les époux attendront la célébration de ce dernier pour faire vie commune. Ils eurent 5 enfants Élixa, Fernand (vétérinaire), Louise (ma grand-mère), Marcel (que je n'ai pas connu), et tante Léonie (institutrice). Maria BELLAN était originaire de Sauveterre de Comminges et plus précisément de « Bruncan », l'un des 13 hameaux de ce village. Leurs 5 enfants séjournaient pendant les vacances scolaires chez leurs grands-parents. J'ai été élevé le siècle suivant écoutant les histoires de Bruncan que me racontaient ma grand-mère Louise ESPOUY épouse HAFFNER, sa soeur Élixa, que j'appelai « tante ZA » et tante Léonie. À l'école de Luchon, ayant un devoir de rédaction, je racontais une histoire de Bruncan. C'était une des aventures des grandes-tantes Pétronille, Poléxine, Euphrasie... L'instituteur rendait la copie à toute la classe, sauf la mienne. Revenu à son bureau, il lisait ma rédaction, ce qui faisait rire tout le monde, car l'histoire était toujours originale, puis il me rendait mon devoir avec une bonne note. Maria BELLAN était une femme à la volonté et au caractère exceptionnel. Bien que la conduite des attelages était réservée aux hommes, elle menait elle-même sa calèche. Allant à Bruncan, elle faisait la course avec le train de la ligne Luchon Montréjeau. Elle était plus rapide que celui-ci. À l'époque, cela était considéré comme un exploit. Dans les villages, l'émoi des habitants, effrayés par la vitesse de mon arrière-grand-mère, était grand. Certains venaient à Luchon à la boucherie en témoigner.

Dernière des enfants de Édouard ESPOUY et Maria BELLAN, Léonie était institutrice. Elle a terminé sa carrière directrice des écoles de Cazères et de Marthe Tolosane. Comme sa mère, elle avait du caractère et l'a montré dans des conditions très difficiles. Elle est une des rares fonctionnaires qui a refusé à prêter serment à Petain aux premiers jours du régime de Vichy. C'est ainsi qu'elle a cette particularité : elle a pris deux fois la retraite. Une première fois, limogée en 1942. Rintégrée à la libération elle a pris sa retraite définitive en 1953. Alors enfant, j'étais allé avec mon père pour la déménager



**Léonie ESPOUY**

et la ramener à Luchon. Par la suite, elle a logé en face chez nous à la brasserie, à l'avenue de la gare. Elle a été ma première institutrice privée. Elle m'a appris à lire l'alphabet selon la méthode suivante du 19-ième siècle :

- (A) a ; (B) beu ; (C) petit que ; (E) eu ; (F) feu.....(L) leu ; (M) meu ; (N) neu ; (O) ; (P) peu ; (Q) grand queu ; (R) reu ; (S) seu ; (T) teu ; U (u) ; (V) veu ; (W) double veu ; (X) et (Y) sans changement ; (Z) zeu.
- Mais au même moment j'apprenais à l'école l'alphabet comme vous le récitez aujourd'hui, selon la pédagogie 20-ième siècle. A) a ; (B) bé ; (C) cé ; (D) dé ; etc.

Arriva ce qui devait arriver, entendant que sa méthode était critiquée par une collègue en retraite, la jeune institutrice en titre a débarqué chez sa consœur, tante Léonie. Ma mère, Marie Rose, s'est alors précipitée pour assister à un échange aussi courtois que professionnel, mais néanmoins tendu. Ma mère, se reconnaissant incompétente en pédagogie, fera une synthèse très diplomatique de cette entrevue, concluant que toutes les manières de réciter l'alphabet étaient fort honorables, mais son fils Pierre devra apprendre le français selon les méthodes modernes de l'école actuelle.

Au Pountet, la famille BARRÈRE était non seulement voisine des ESPOUY, mais amie. Les enfants BARRÈRE et ESPOUY ont été élevés ensemble sur cette place. Selon Thérèse Barrère, la plus élégante des filles de Édouard ESPOUY et Maria BELLAN, c'était leur fille aînée Élisabeth, celle que j'appellerai plus tard « Tante ZA ». La maison des ESPOUY au « Pontet de Titte » donnait directement sur l'allée d'Etigny. Lorsque l'on sortait, on devait être fin prêt pour y paraître, pour faire honneur à la Reine des Pyrénées



**Élisabeth ESPOUY**

et à ses hôtes. Un soir de retraite aux Flambeaux, la petite Élisabeth nouait les longs lacets de ses bottines, les mêmes qu'elle a aux pieds sur cette photo. La musique était déjà au Pontet. Tous les luchonnais se rappellent le spectacle grandiose des retraites d'antan, l'impression que ce spectacle féérique occasionne auprès des enfants. Néanmoins, Élisabeth a tenu à lier complètement ses longs lacets. Elle n'a pas pu voir la retraite passer et est sortie trop tard, les larmes à l'œil, mais les chaussures lacées. Élisabeth et Léonie ne se sont pas mariées. En ce temps, les parents devaient donner leur accord, mais ils n'avaient la possibilité que de refuser seulement trois fois. Lorsqu'un prétendant venait demander la main d'une de ces deux filles, Maria ESPOUY se cachait afin d'éviter d'opposer un refus officiel, car elle n'avait droit qu'à trois refus. Parfois les amoureux avaient recours aux services d'un huissier pour effectuer leur demande. Maria ESPOUY s'esquivait à la vue de celui-ci, devinant la raison de sa venue. Restait une solution, l'enlèvement. Ma grande mère, Louise, me racontait que c'était une pratique courante. Nombres de ses amies ont été enlevées par leur futur mari. Placés devant les faits, les parents de la jeune fille donnaient immédiatement leur consentement. Elle se rappelait, qu'une seule fois seulement, des parents avaient déposé plainte. Écoutant les conseils d'un ami, afin de protéger l'honneur de leur fille, ils avaient par la suite retiré celle-ci, mais trop tard, l'affaire était déjà entre les mains du procureur. Ils ont alors demandé à un médecin de faire un certificat de complaisance confirmant que leur enfant, malgré cette folle épopée, était toujours vierge. Le praticien n'a pas hésité à risquer son honneur pour sauver celui de la jeune fille. Le jour du procès, à titre de décharge le juge a lu ce certificat médical, déclenchant une violente protestation du prévenu qui s'est senti ainsi diffamé. « Comment, vous mettez en doute ma virilité, Monsieur le juge, comment pouvez-vous penser qu'après avoir passé une nuit avec moi, jeune homme, etc.. ». Par contre, connaissant le caractère de Maria ESPOUY, convaincu d'avoir à faire à forte partie, aucun jeune prétendant n'a jamais osé enlever l'une de ses filles. Élisabeth et Léonie sont restées célibataires et ont fini leurs jours auprès de leur sœur Louise.

Le Luchonnais a adopté la culture et langue française. Il a parlé cette dernière à la perfection. Ses enfants ont fait des études et de brillantes carrières. Bien sûr, dans la tradition de la cité thermale ils ont été tout d'abord médecins, diplomates, ingénieurs... Fernand Espouy a fait des études vétérinaires. On le voit ici en tenue de commandant vétérinaire militaire. Mais il a surtout exercé son métier parcourant les hautes vallées du Luchonnais. L'art de la boucherie ; c'est tout d'abord le choix des bêtes. Son père lui confiait l'achat du bétail. À cette époque de traction animale, chaque hôtel, chaque entreprise possédait son écurie. Le soin des bêtes était essentiel pour l'activité économique. Fernand EPSOUY était, de plus, pyrénéite et Luchonnais passionné. Il écrivait dans le Petit Commingeois dont ma famille a tout le temps été lectrice fidèle. Dans ma jeunesse je lisais les articles de mon grand-oncle Fernand Espouy sur notre hebdomadaire.



**Fernand ESPOUY**

Comme tous les Luchonnais cultivés de son époque, ma grand-mère Louise, troisième fille d'Édouard ESPOUY et Maria BELLAN parlait le français d'une manière distinguée. En ces débuts de l'école laïque, sa tante Marie Louise BELLAN était institutrice sans élève à Labarthe-Inard. En effet, toutes les jeunes filles du village fréquentaient l'école religieuse. Pas une seule famille n'aurait osé briser le monopole religieux



**Louise ESPOUY**

de l'éducation. Maria Bellan envoya sa fille Louise chez sa sœur à Labarthe-Inard. Elle y fut la seule élève de l'école. Inutile de vous dire que la tante a pu apporter tout le soin désiré à l'éducation de sa nièce. Jusqu'à un âge fort avancé, ma grand-mère a toujours lu, et c'est dans sa bibliothèque que j'ai commencé à lire. À la brasserie vers les 16 heures, certains jours, elle recevait ses amis. Je me rappelle particulièrement

les visites de Henriette SAMULLER. Jeune, j'écoutais leur conversation. Je prenais un plaisir immense à entendre parler ces deux femmes dans un langage dont pas un seul mot n'aurait pu choquer une personne distinguée. Les familles ESPOUY et SAMULLER étaient amis du maire de Luchon Paul BONNEMAISON. Édouard ESPOUY était son conseiller municipal et Henri SAMULLER, oncle d'Albert HAFFNER, était son adjoint. Cette amitié occasionna l'union des deux familles par le mariage de Albert HAFFNER et Louise ESPOUY, dont je suis l'un des descendants. Ma grande mère a donc quitté le Pountet pour venir habiter à la brasserie, avenue de la gare. Elle disait que son vrai quartier c'était le Pountet. Elle l'a toujours regretté. Situé au début des allées d'Etigny, avec sa fontaine il était au centre de Luchon et de sa vie sociale. Elle gardera en mémoire toute sa vie ses souvenirs de jeunesse du Pountet et le portrait de sa mère Maria qui a toujours orné sa chambre. La ressemblance était telle que pendant longtemps j'ai cru qu'il s'agissait de ma grand-mère et non de mon arrière-grand-mère. Une écharpe nouée autour de la gorge, parfois retenue avec une broche. Je reconnaissais la tenue vestimentaire de mes grand-tantes et de Thérèse BARRÈRE. Celle-ci me racontait ces temps anciens lorsque j'allais la voir au Pountet.

Allée d'Etigny oblige, au Pountet chez les ESPOUY on mangeait sur une nappe blanche tous les jours avec des couverts en argent. Maria disait que chez elle on ne mettait pas la « padène » sur la table. « Padène » signifie en gascon « casserole ». Par sa cuisine, le Luchonnais faisait honneur à son hôte. La cuisine Luchonnaise était une cuisine bourgeoise. Elle était variée, raffinée. Ma grand-mère livrait avec sa calèche la viande de son père dans les hôtels de Luchon. On était boucher, on connaissait la viande, mais surtout on savait la préparer. 100 ans plus tard, j'ai profité de ce savoir. À la brasserie nous étions sept à table, dont trois garçons ayant bon appétit. Ma grand-mère faisait elle-même les



**Louise ESPOUY sur sa calèche au Pountet.**

courses dans des boucheries dont les patrons dans leur jeunesse avaient fait leur apprentissage chez les ESPOUY. Pour bien la préparer, le choix de la viande est essentiel. Je peux vous assurer qu'ils servaient bien leur ancienne patronne, sinon ils recevaient le lendemain le « compliment » qu'ils méritaient. Louise a cuisiné jusque vers l'âge de 95 ans. Je pense souvent à ces plats qui ont régalé ma jeunesse et que je ne mange plus aujourd'hui. Pieds de veaux, blanquettes de veau, tendrons de veau, ris de veau, foie de veau, cœur de veau aux carottes, bœuf en croûte, bœuf en daube, etc. J'ai depuis un faible pour l'agneau du luchonnais, rognons sauce madère, côtelettes, gigot, mais je vous assure, l'épaule d'agneau est bien meilleure, bien moins charnue que le gigot elle a beaucoup plus de parfum et s'adapte bien mieux à la mounjete. Pour moi, la gloire de Luchon, ce ne sont pas ses eaux, mais sa viande, en particulier l'agneau de Luchon qui mériterait d'être aussi connu que ses sources. Je ne sais pas si je l'ai mérité, mais je peux vous assurer que dans ma jeunesse j'ai été très bien nourri. Chaque morceau de viande a son nom, sa forme, sa structure et sa saveur. Pour un vrai boucher, hacher de la viande c'est la détruire. On hache les mauvais morceaux pour les faire consommer par les animaux. Et les hommes ne sont pas des animaux. Dans sa vieillesse, ma grande mère édentée, à cesser de manger de la viande. Cela ne l'empêchait pas de la préparer d'une manière délicieuse pour toute la famille, mais elle n'en a plus mangé, ne pouvant la mastiquer. Et, malgré nos supplications, elle n'a jamais avalé le moindre gramme de viande hachée, car qui aime la viande, celui-là déteste son contraire : la viande hachée.

Les meilleures bêtes du Luchonnais finissaient sur l'étal de la boucherie ESPOUY. Édouard avait une grange au dessus de Sourrouilles, sur le territoire de la commune de Saint Aventin. Ma grand-mère parlait souvent de cette grange. À la salle à manger, nous avions une table faite avec un poirier de la Soulan. Un jour, je suis monté à la recherche de cette propriété. Le pré était déjà envahi par la végétation. Son étendue était mesurée en journées de fauche, et mon arrière-grand-père louait des hommes de Saint Aventin pour faire les foins. Un domestique Firmin entretenait les bêtes en attente de leur abattage. Firmin était célibataire. Un jour, ma grand-mère lui a demandé pourquoi ne s'était-il pas marié. Firmin lui a répondu que c'était à cause d'une infirmité. À la question, quelle était donc cette infirmité dont il souffrait, Firmin a répondu : « Je sens des pieds ». Je vous l'avais dit en préambule, Luchon était la ville des contrastes où on pouvait rencontrer une impératrice sur l'allée et un ours dans la forêt.

### **Histoire de l'école des filles rue Hortense.**

La religieuse Sœur Gabrielle, de son vrai nom BOUIS, faisait l'école aux enfants, rue du Céciré. Elle était la fille d'un capitaine au long cours domicilié à Marseille, spécialisé dans le transport des blés russes. Sans nouvelle de son père qui était en mer depuis plus de six mois, Mademoiselle BOUIS fit le vœu d'entrer dans les ordres au retour de celui-ci sain et sauf. Promesse tenue, elle fit son noviciat à Toulouse, puis vint faire la classe à l'asile à Luchon. C'est ainsi que l'on appelait alors l'école religieuse. Propriétaire du terrain où se trouve actuellement l'école des filles rue Hortense, elle fit construire le bâtiment actuel et le mit à la disposition de la communauté religieuse. Sœur Gabrielle se lia d'amitié avec les familles ESPOUY et SORS. L'Église la pressait de lui faire don de sa propriété. Elle refusa, car avait deux frères. Un jour, elle disparut de Luchon sans prévenir. Édouard et Maria ESPOUY interrogeront les ecclésiastiques, sans résultat. Ils furent surpris de ce départ aussi inopiné que soudain et se doutaient que quelque chose de grave se cachait derrière cette disparition. Un jour, Maria ESPOUY reçut une lettre de sœur Gabrielle. C'était un appel au secours. Sœur Gabrielle put jeter une lettre sur le pavé, rue Bayard à Toulouse, avec un mot priant un passant de bien vouloir la poster. Cela fut fait. Dans cette missive, elle expliquait qu'elle était séquestrée. Elle ne jouissait plus de sa liberté de déplacement. Elle demandait à Maria ESPOUY d'organiser sa libération. Elles purent rentrer en contact le plus

secrètement du monde, communiquant par l'intermédiaire d'une famille toulousaine, fabricante de meubles. Cette famille était parente avec une sœur Stéphanie qui fréquentait la garde rapprochée de Sœur Gabrielle. Ils connaissaient les ESPOUY pour avoir fait la cure à Luchon. Maria ESPOUY alla à Toulouse organiser les détails de la libération de sa protégée. Elle loua un fiacre. Traversant la place Saint-Étienne, Sœur Gabrielle allait régulièrement sous escorte à la messe. Le fiacre s'avança à pas lents vers le cortège. Un complice s'approcha pour divertir la garde. À ce moment la porte du fiacre s'ouvrit. À l'intérieur de celui-ci, la personne qui ouvrit cette porte n'était autre que mon arrière-grand-mère. Malgré son habit, Sœur Gabrielle d'un bond sauta dans le fiacre. La porte se referma. Elle se retrouva dans les bras de Maria ESPOUY, son sauveur. Au signal, le cocher fouetta les chevaux. Ils disparaîtront dans les dédales des rues toulousaines, laissant toute pantoise la gent cléricale sur le trottoir. Sœur Gabrielle était sauvée ! Redevenue mademoiselle BOUIS, elle se réfugia dans un premier temps chez les BELLAN à Sauveterre de Comminges, de peur que l'Église vienne la « récupérer ». Cela laissera le temps à ses cheveux de repousser. Elle se défroqua et renverra ses habits à la communauté religieuse. Ensuite, elle ira s'installer un certain temps chez ses amis et sauveurs, les ESPOUY à Luchon. En ces débuts de l'école laïque, le maire de Luchon BONNEMAISON recherchait des locaux pour abriter l'école des filles. Mademoiselle BOUIS lui dit : « Je vous signe un bail immédiatement pour mettre à votre disposition mon immeuble de la rue Hortense ». Les religieux qui occupaient cet immeuble sans titre ni droit furent expulsés. Depuis, cet immeuble est occupé par l'école laïque des filles, une aile étant réservée à l'habitation des descendants ESPOUY.

En ce 19-ième siècle, les femmes n'avaient pas le droit de vote. Alors qu'elles étaient pupilles soumises de leur mari et que l'Église n'était pas encore séparée de l'État, une femme Maria ESPOUY n'a pas hésité seule à d'affronter la toute-puissance ecclésiastique pour libérer son amie. Le seul récit de cette histoire pourrait encore de nos jours en effrayer plus d'un.

### **Le Pountet : l'âme de Luchon**

Le capitaine au long cours BOUIS avait ramené des îles un perroquet « Jacot ». Mademoiselle BOUIS



l'offrit à Édouard ESPOUY. Jacot avait son perchoir au Pountet. Il sifflait, parlait et aussi chantait. Élevé par des marins, il possédait un solide répertoire de chansons grivoises. Son tube était « Les marins ont le sang chaud. ». Il était bilingue, car à Luchon il avait appris le patois. Lorsqu'un client sortait de la boucherie, il disait « As paguat ? Pago ! Pago ! » Ma grand-mère me disait que lorsque son père Édouard est mort, le perroquet a arrêté de chanter et de siffler. Pour un temps, Jacot fut triste et silencieux sur son perchoir en face cette fontaine qui coule encore.

Mon père Georges HAFFNER, fils de Louise, est né en 1918 dans cette maison. Assis à la terrasse du café en face, il passait des heures à contempler cette place qui est l'âme de Luchon. C'était la sienne aussi : « le Pountet de Titte ». Ses enfants sont toujours fidèles à sa mémoire.

Pierre HAFFNER